

—Volontiers, monsieur...
Et je me mis à tourner dans le salon.
—Bah ! pensai-je... Je trouverai toujours bien à un moment donné le moyen d'expliquer les choses. Amusons-nous pour le moment... c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Et pour m'amuser, je me mis en devoir de causer avec ma danseuse.

Elle était charmante, ma danseuse. Blonde avec de grands yeux bleus, une jolie taille et valsant à ravir.

J'entamai la conversation comme je pus, parlant d'abord du bal lui-même, des superbes toilettes qu'on y voyait.

La valse finie, je reconduisis ma danseuse à sa place et essayai de retrouver la maîtresse de maison. Je la vis bien au fond du salon, mais si entourée et affairée au milieu de ses invités que je ne pus arriver à l'aborder.

Je circulai alors dans les pièces, cherchant à rencontrer quelque visage de connaissance. Tous des inconnus.

L'orchestre qui s'était arrêté un moment avait repris.

On jouait une polka.

Ma petite danseuse était encore à sa place. Je m'approchai d'elle et lui offris mon bras.

Elle se leva très simplement, me jeta un gentil regard reconnaissant pour ma sollicitude à lui éviter de faire tapisserie... et nous recommençâmes à tourner.

Nous étions déjà amis à cette heure, moi et la petite ; elle, m'ayant su gré de penser à elle, et moi, heureux d'avoir quelqu'un à qui parler. Nous nous promènâmes. Je la conduisis au buffet. Je vis qu'elle avait bon estomac, par suite bon caractère... et cette remarque accrût encore la sympathie qu'elle m'inspirait.

Comme nous revenions dans le grand salon, on attaquait une valse... Ma foi... je tenais le bras de Claire —je savais son nom maintenant—et nous nous mîmes à tourner comme des perdus...

C'était exquis, cette valse... Claire, oppressée un peu mais radieuse, inclinait légèrement la tête sur mon épaule... Je sentais les mèches folles de son front frôler ma joue... et j'avais des tentations de lui dire que je la trouvais charmante... et plus charmante encore que ça...

A ce moment, un monsieur d'un certain âge s'approcha de moi et me dit :

—Monsieur... Vous perdez quelque chose.

En effet, le brillant avait sauté de mon gousset par terre. Je me baissai et le ramassai.

—Merci, monsieur, fis-je... Et je me remis à danser.

A la valse succéda une mazurka, puis encore une valse... J'avais toujours Claire à mon bras, heureux de la tenir près de moi et fier aussi de sentir que l'impression que je produisais sur elle était loin d'être défavorable.

Tout en valsant et déjà très amoureux, je n'avais pas remarqué qu'un cercle s'était formé autour de moi.

J'entendais bien des chuchotements bruiser à mes oreilles... Mais tout entier à ma danseuse, je n'y avais pas prêté attention :

—Tiens ! où est papa ? dit Claire tout à coup.

—Votre père, mademoiselle, voulez-vous que nous le cherchions ensemble ?

—Volontiers, monsieur ; d'ailleurs, vous le reconnaîtrez facilement. C'est lui qui vous a parlé tout à l'heure quand vous avez laissé tomber quelque chose.

A ce moment, toutes les portes du salon où nous nous trouvions se fermèrent comme par enchantement, et un monsieur, ceint d'une écharpe fit son entrée.

Le vieux monsieur, le père de Claire, l'accompagnait et, me désignant à lui :

—Oui, c'est un voleur, monsieur le commissaire, fit-il. Tout à l'heure j'ai vu un brillant tomber de son gilet. Croyant avoir affaire à un invité, ami de la maison, mon premier mouvement a été de l'avertir... ce que j'ai fait. Il a immédiatement et d'un geste fébrile remis le diamant dans sa poche... mais pas si vite cependant que je n'aie cru reconnaître un des brillants de ma femme. Je n'ai rien dit et j'ai tout de suite été retrouver ma femme... Ce brillant lui man-

quait justement à l'oreille. Je m'informe auprès de la maîtresse de la maison... Elle ne connaît pas ce monsieur. Je demande aux autres personnes... Personne ne peut me dire son nom...

Le commissaire me toucha l'épaule :

—Suivez-moi, me dit-il...

Je voulus répondre...

—Inutile, monsieur. Vous vous expliquerez au poste...

—Mais...

—Suivez-moi, vous dis-je...

A la fin, la colère me prit... et, me dégageant :

—Ah ça ! me laisserez-vous la paix !...

—Ah ! de la rébellion maintenant ! vous aggravez votre cas, mon ami.

Le commissaire fit un signe, et trois grands escogriffes, des agents en bourgeois, sautèrent sur moi et m'emportèrent sans qu'il me fût possible de résister.

Avant de franchir la porte, cependant, je pus encore me retourner, et mon dernier regard fut pour Claire. Les femmes ont un instinct qui défie toutes les perspicacités de la police. Elle dut comprendre, la pauvre chère enfant, tout ce qu'il y avait de douloureux et de découragé dans ce regard...

Elle eut pour moi une inclination de tête et un sourire où je pus lire cette phrase tout aussi clairement que si elle avait été prononcée : "Allons ! courage ! Je suis sûre, moi, que vous êtes bon et honnête."

Je passai la nuit au poste, maltraité par le commissaire, maltraité par les agents et confondu avec les voleurs de la pire espèce.

Le lendemain, tout s'expliqua naturellement. On avait pris des renseignements sur moi.

Mais nous sommes ainsi faits, en France, que nous confondons souvent l'inculpé avec le coupable.

Quand je me présentai à mon étude, Me Durand me fit un beau discours qui se termina par la phrase suivante : "Voyez-vous, mon ami, votre présence à l'étude serait maintenant d'un effet désastreux pour les clients." Je crois vous avoir dit que Me Durand était à cheval sur les principes.

Je m'inclinai et j'abandonnai le notariat, mais j'étais sans fortune à ce moment, et j'avais grand besoin de trouver un emploi.

J'avais appris le nom du père de Claire, mon accusateur, un riche banquier de la rue Drouot. J'allai le trouver et lui expliquai la situation.

—Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait perdre ma place. Je ne vous en veux pas, mais à condition que vous m'aidiez à en obtenir une autre.

—Trop juste, me répondit-il. Combien gagniez-vous chez Me Durand ?

—Deux mille quatre cents francs.

—Je vous en offre trois mille dans mes bureaux.

Le soir, à table, le banquier, mon patron maintenant, raconta dans sa famille que son personnel administratif s'était enrichi d'une nouvelle recrue.

Il avait cru s'être montré très large en m'offrant trois mille francs, et j'avais cru comme lui que la réparation était plus que suffisante... Mais il paraît que Mlle Claire ne fut pas de cet avis. Elle voulut mieux pour moi... N'est-ce pas... ma femme ?

Et Henri Marbel s'étant levé, fit le tour de la table et alla embrasser la maîtresse de la maison.

—Je vous demande pardon, fit-il en s'adressant à nous, de cette effusion conjugale, mais c'est la coutume chez nous... Chaque fois que je raconte cette histoire, j'embrasse ma femme... Et voilà pourquoi je m'arrange pour la raconter aussi souvent que possible.

JULIEN-H. DE TURQUIE.

FAITS SCIENTIFIQUES

Nouvel emploi de l'aluminium.—L'aluminium peut être utilisé pour l'obtention de rayons lumineux, en substitution du magnésium. La combustion est prompte et il brûle plus complètement que le magnésium, étant donné qu'il peut être tenu dans un plus fin état de division sans qu'il soit pour cela détérioré par oxydation. Il doit cependant être entièrement libre de tout corps gras.

Les bicyclettes et le cœur.—Les médecins de Londres

ont consacré, il y a quelque temps, une de leurs séances à l'influence qu'exerce la bicyclette sur le cœur. Il résulte d'un discours de sir Ward Richardson, (rapelons que ce dernier a le mérite d'avoir combattu les bicyclettes d'ancienne construction, qui avaient pour effet de produire des troubles circulatoires), qu'il n'y a pas moyen de se prononcer à ce sujet.

D'après le médecin anglais, chez tous les vélocipédistes, sans distinction d'âge ni de sexe, l'usage de la bicyclette a pour effet immédiat de produire une accélération du cœur (jusqu'à 200 par minute). Au bout d'un certain temps, le pouls se ralentit plus ou moins, tout en restant accéléré pendant toute la durée de la course. Tels sont les effets immédiats de la bicyclette. Pour ce qui concerne les effets éloignés, il dit avoir observé des cas où, après plusieurs années de ce sport, sont apparus des signes équivoques d'affection cardiaque, accompagnés d'affaiblissement général et d'incapacité à supporter la fatigue. Le docteur Richardson croit cependant aux effets excellents de la bicyclette chez les anémiques et chez les sujets sains. Mais il faut s'en servir avec modération et surtout ne pas grimper les côtes.

Nouveau papier photographique.—Ce nouveau papier est à base de citrate d'argent. Son avantage est de donner des épreuves très brillantes et de fournir ces épreuves quatre fois plus vite qu'avec le papier albuminé. On évitera des reproductions floues ou doubles, car le papier ne se tend que peu au tirage. Il ne se roule pas, il ne se casse pas. Ce sont là de nombreux avantages, certainement, qui seront appréciés par les amateurs.

Le mode d'emploi est un peu différent de celui qui est en usage avec le papier albuminé. Il faut imprimer un peu plus foncé. Le lavage doit se faire à une température qui varie entre 8 et 16 degrés, et il est bon de l'effectuer dans une cuvette en porcelaine ou en verre, et non en fer émaillé. Le virage a lieu rapidement, mais en ayant soin de ne jamais mettre plus de trois ou quatre épreuves l'une sur l'autre. On peut obtenir ainsi trente ou quarante cartes de visite dans l'espace de six à huit minutes dans le mélange de deux bassins composés, l'un d'acétate de soude, l'autre de sulfocyanure de potasse. Le fixage, qui dure ensuite dix minutes, se fait dans un bain d'hyposulfite à 5 p.c.

Un bon vernis contre l'humidité.—A chaque instant on peut avoir à préserver des peintures ou d'autres objets contre l'humidité extérieure, notamment les épreuves photographiques sur verre ; voici une formule de vernis composée dans ce but.

Une trentaine de parties de gomme laque blanche, huit parties de borax, deux de carbonate de soude, une ou deux de glycérine, et enfin trois cent vingt parties d'eau. On prend la moitié de cette quantité d'eau qu'on fait chauffer, et l'on y fait dissoudre le borax et le carbonate de soude, puis on y jette la gomme laque cassée en petits morceaux pour que la fusion s'opère plus aisément. Pour hâter cette dissolution, on place sur le feu et l'on agite constamment. On laisse refroidir, puis on filtre, l'on ajoute la glycérine et enfin la quantité complémentaire d'eau. On fait bien de filtrer à nouveau après repos de quelques heures.

Traitement des ulcères.—Combien de personnes sont affligées d'ulcères provenant soit d'une cause locale, blessure par exemple soit d'une cause générale, scrofule, tuberculose, etc. Ces solutions de continuité des parties molles ne tendent pas vers la cicatrisation mais se propagent aux régions saines si on n'arrête leur développement en modifiant la vitalité des surfaces ulcérées. Les ulcères des jambes sont surtout tenaces et fréquents, les membres inférieurs étant par leur position plus aptes à subir des chocs. On a préconisé pour hâter la cicatrisation plusieurs substances excitantes, le jus de citron par exemple. M. Chaufard saupoudre les plaies de sucre en poudre et les recouvre de taffetas gommé. Le pansement doit être renouvelé tous les trois jours. Les ulcères se cicatrissent ainsi rapidement. Le sucre en poudre était d'ailleurs employé par M. Boeckel de Strasbourg pour panser les plaies d'amputations du sein. Ce procédé peut être généralisé à toutes les plaies de mauvaise nature qui ne tendent pas vers une cicatrisation prompte et normale.